

décadence linguistique, culturelle et religieuse occultant la pureté de l'Antiquité classique et du christianisme originel. Elle se diffuse chez ceux qu'on va appeler les « humanistes » aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Elle se renforce avec les philosophes des Lumières au XVIII<sup>e</sup> : ils reprochent au Moyen Âge d'être un âge obscurantiste qui aurait empêché la raison de s'épanouir. Et puis le XVIII<sup>e</sup> siècle n'aime pas l'art médiéval : c'est aussi de cette époque que date la diffusion de l'adjectif « gothique » (à partir de 1615), puis du substantif (1716), de « goth » c'est-à-dire « barbare »...

« LE BEAU MOYEN ÂGE  
A VRAIMENT EXISTÉ ! »<sup>1</sup>

Jacques Le Goff nous raconte ici la belle et florissante Europe des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Cette Europe heureuse au cœur de périodes plus sombres. Cette Europe qu'il nous a aidé à connaître et à aimer.

L'HISTOIRE : L'idée largement partagée, est que le Moyen Âge est une époque sombre. N'est-ce pas un paradoxe de parler d'un « beau Moyen Âge » ?

JACQUES LE GOFF : L'expression « beau Moyen Âge » est très récente. Pendant longtemps, le Moyen Âge a en effet été considéré comme une période sombre – en anglais, Moyen Âge se disait d'ailleurs, jusqu'à une date récente, « *Dark Ages* » (« âges sombres »).

Cette caractérisation négative commence sans doute avec les critiques faites à la scolastique<sup>2</sup>, dès le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, notamment par Pétrarque : elle semble

L'HISTOIRE : Mais le XIX<sup>e</sup> siècle, lui, a aimé le Moyen Âge. Pensons à Victor Hugo et à Notre-Dame de Paris...

JACQUES LE GOFF : Oui, mais même cette redécouverte est ambivalente. Voyez le romantisme : d'un côté, il réhabilite le Moyen Âge, une période de vie, de passions positives ; le gothique devient finalement à la mode, de même que le style troubadour, la cathédrale apparaît comme une sorte de personnage idéal. Cependant, le romantisme laisse subsister le caractère primitif du Moyen Âge, et, cette fois-ci, dans un sens péjoratif.

Il faut aussi noter que les grands historiens qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, se sont intéressés au Moyen Âge, ont souvent varié dans leur approche. J'ai étudié ce qu'il en est du plus grand d'entre eux, Michelet : il passe d'une admiration presque béate à une condamnation très virulente<sup>3</sup>. Il écrit ainsi que c'est en son sein que s'accomplit « le grand mouvement progressif, intérieur, de l'âme nationale » et évoque « la pierre [qui] s'anime et se spiritualise sous l'ardente et sévère main de l'artiste ».

Mais, en rééditant son *Histoire de France*, de 1835 à 1845, l'historien noircit le tableau au fur et à mesure que s'affirme son anticléricalisme. Au point de parler de « l'aboiement du

## LE MOYEN ÂGE S'ACHÈVE EN 1800<sup>1</sup>

L'HISTOIRE : Qu'on le fasse débuter en 395, date du partage de l'Empire romain, ou en 476, lors de la chute de l'Empire romain d'Occident ; et qu'on l'arrête en 1453 – prise de Constantinople – ou en 1492 – découverte de l'Amérique –, le Moyen Âge couvre une période d'un peu plus de mille ans. Sur une telle durée, peut-on vraiment parler de L'Homme médiéval, titre du livre que vous venez de diriger aux Éditions du Seuil ?

JACQUES LE GOFF : Tout à fait. La culture médiévale, à mon sens, marque même une phase de l'aventure occidentale beaucoup plus longue que le « Moyen Âge » des manuels. Elle exprime un ensemble de valeurs – un modèle d'organisation des valeurs – qui se défait entre 1750 et 1850 pour s'achever au long des années 1950 avec « la fin des terroirs » chère à Eugen Weber (*La Fin des Terroirs*, Fayard, 1983). L'expression d'« Homme médiéval » me paraît d'autant plus fondée qu'émerge précisément avec force, sur cette ample période, une certaine idée de l'Homme. Bien sûr, il faut tout de suite nuancer : l'Homme médiéval standard reste introuvable. Il n'a

1. Cet article a été publié dans *L'Histoire* n° 131, mars 1990, pp. 46-51.

6

## LA CROISADE II : ET LE CHRISTIANISME INVENTA LA « GUERRE JUSTE »<sup>1</sup>

Le Christ a laissé un message de paix. Les chrétiens ont pourtant dû prendre les armes. Comment concilier ces deux impératifs ? C'est tout l'enjeu de la notion de « guerre juste » qui imprègne profondément la pensée occidentale.

L'HISTOIRE : Le christianisme s'est-il opposé à la guerre ?

JACQUES LE GOFF : Rappelons que les hommes de l'Antiquité gréco-romaine, si l'on met à part bien entendu la masse des paysans et les esclaves, sont des soldats, et la guerre est une activité non seulement fréquente mais louée dans l'Antiquité.

Le christianisme, au contraire, porte un idéal de paix. Qu'on se réfère à l'exemple du Christ. Il a fait rentrer son glaive à Pierre et il a dit : « Qui se servira de l'épée périra par l'épée. » On peut aller jusqu'à dire que le christianisme est antimilitariste.

Les premiers grands théoriciens chrétiens latins sont généralement pacifistes. Citons Tertullien (vers 155-vers 225) : « En désarmant Pierre, le Seigneur désarmait tous les soldats,

1. Cet article a été publié dans *L'Histoire* n° 267, juillet 2002, pp. 32-34.

3

4

aucun état ne nous est permis s'il expose à un acte illicite. »  
Ou Origène (vers 185-vers 254) : « Nous avons changé en faux la lance avec laquelle nous combations jadis, nous ne tirons plus le glaive contre une nation, car nous sommes devenus par le Christ des fils de paix. Le fait de mettre à mort est interdit. Il est toujours interdit de tuer un homme car Dieu a voulu que sa vie soit sacrée. »

L'HISTOIRE : N'y a-t-il donc pas, dans l'Antiquité, de soldats chrétiens ?

JACQUES LE GOFF : Si. Mais prenons l'exemple du premier grand saint, Martin, qui a vécu à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. C'était un officier qui, en se faisant moine, a, en quelque sorte, condamné le métier militaire.

Et l'armée est longtemps restée l'un des principaux points de conflit entre les autorités publiques, païennes, et les premiers chrétiens, qui refusaient le serment exigé des soldats à l'empereur. On trouvera ainsi de nombreux martyrs parmi les guerriers.

L'HISTOIRE : À quel moment les choses ont-elles changé ?

JACQUES LE GOFF : Les choses vont changer à partir du IV<sup>e</sup> siècle. La raison essentielle, c'est que le christianisme est devenu religion d'État, que les chrétiens ont été intégrés dans la société publique et qu'ils n'ont donc plus pu opposer un refus à une guerre qui s'impose : la société romaine est en butte à de multiples attaques, en particulier de la part de ceux qu'on appelle les « Barbares ». Dès lors, il fallait pour les chrétiens christianiser la guerre.

L'HISTOIRE : Comment l'ont-ils justifiée ?

## LE CHRISTIANISME A LIBÉRÉ LES FEMMES<sup>1</sup>

Marie, Marie Madeleine, Marthe... Les Évangiles sont peuplés de figures féminines qui entourent le Christ et l'inspirent. Le christianisme médiéval, loin d'enfermer la femme dans un rôle secondaire, lui a, au contraire, accordé une véritable place aux côtés de l'homme.

L'HISTOIRE : Peut-on dire que la femme, au Moyen Âge, se résume, dans le discours de l'Église, à deux figures antithétiques, celle d'Ève, la pécheresse et la tentatrice, et celle de Marie, la mère du Christ ?

JACQUES LE GOFF : L'attitude de l'Église à l'égard des femmes au Moyen Âge ne saurait se résumer à cette antithèse ; mais il faut bien reconnaître qu'elle est centrale.

Je voudrais cependant rappeler que le culte marial, essentiel dans la religion et dans la société médiévales (avec cette réserve qu'il est très difficile d'isoler, au Moyen Âge, la religion de quoi que ce soit d'autre, car elle est partout), ne débute vraiment en Occident, à la différence du monde byzantin, qu'au XI<sup>e</sup> siècle.

1. Cet article a été publié dans *L'Histoire* n° 245, juillet août 2000, pp. 34-38.